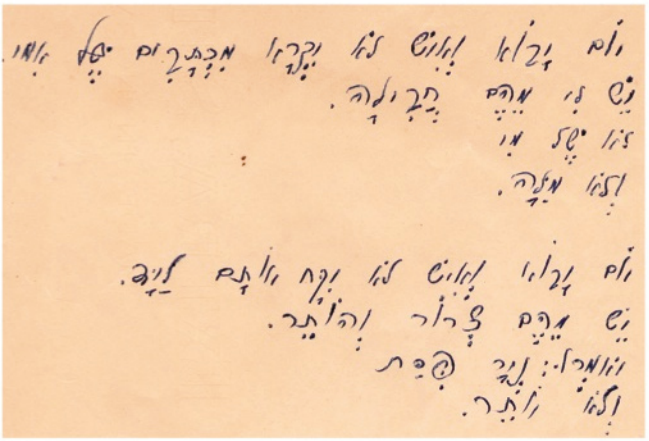
Trente pages d'Avot Yeshurun

שלושים עמ׳ של אבות ישורון

poèmes traduits de l'hébreu et présentés par
Bee Formentelli



Éditions de l'éclat

J'ai abandonné un pays, j'ai abandonné une langue,
j'ai abandonné un peuple.
J'ai abandonné une ville. J'ai abandonné des Perlemuter juifs.
J'ai abandonné leur langue.
J'ai abandonné mon père, j'ai abandonné ma mère,
j'ai abandonné mes frères et ma sœur.
Et je suis allé en terre de Palestine tel-avivienne
et j'ai adopté un hébreu tel-avivrien.

Mais un événement d'apparence banale viendra jouer un rôle déterminant dans l'écriture poétique d'Avot Yeshurun (1904-1992) : la réapparition des lettres de sa famille restées souvent sans réponse. Retrouvées presque par hasard au fond de ses tiroirs comme dans autant de « tombeaux », il les arrache à la poussière et en fait *Trente pages,* comme trente jours de deuil, qui transcrivent presque littéralement, dans un hébreu portant la trace du feu, les lettres des siens.

collection « paraboles »

Ceci est un Lyber

(http://www.lyber-eclat.net/lyber/lybertxt/html)
déposé sur le site des éditions de l'éclat alors que la population est confinée chez elle.

le livre est vendu 12 €
et est disponible dans « les meilleures librairies »
selon la formule consacrée

DU MÊME AUTEUR
(en français)

La Faille syro-africaine,
traduit de l'hébreu et présenté par Bee Formentelli,
Actes Sud, 2006

Trente pages
d'Avot Yeshurun

שלושים עמ׳
של אבות ישורון

poèmes traduits de l'hébreu
et présentés par
Bee Formentelli

Éditions de l'éclat

EN COUVERTURE
manuscrit de la première page des *Trente pages*

TITRE ORIGINAL
שלושים עמ׳ של אבות ישורון
Première édition : Schocken Publishing House Ltd.,
Tel Aviv, 1964
repris dans
Œuvres complètes, tome I, hakibbutz hameuchad / siman kriah,
1995.

© Helit Yeshurun
© 2016 – Éditions de l'éclat, *pour la présente édition.*

http://www.lyber-eclat.net

Étranger dans sa propre langue[1]

Pendant la Première Guerre Mondiale, nous faisions partie d'un convoi de réfugiés juifs. Sur le siège de l'orient, les deux oncles avec la « Pureté[2] » ; sur le siège du cocher, mon père avec les chevaux. Ma mère allait à pied.
Et pourvu que la charrette se hâte !
Quelque part, les deux oncles sont descendus avec la « Pureté ». Mon père est resté avec un cheval. Ma mère pieds nus.
Et pourvu que la charrette se hâte !
Ma mère pieds nus et mon père avec le cheval[3].

Lorsque Helit Yeshurun demandait à son père de lui parler du monde perdu, le monde de la *yiddishkeit* qu'il avait quitté pour toujours en 1925, à l'âge de vingt-et-un ans, il évoquait aussitôt sa mère, cette femme tant aimée et tant admirée qui, dit Helit, « surgissait à tout propos, dans chaque conversation, et dont Avot n'avait jamais vu que le visage, le cou et les mains ». Le jour où

1. Ce texte, légèrement modifié, a paru dans *Les cahiers du judaïsme* (« Langue de vie, langue d'écriture »), n° 23 (2008). Nous remercions le comité de rédaction de cette revue, hélas disparue, de nous avoir autorisés à le reprendre ici.
2. Le livre de la Torah.
3. « Je suis né », in « C'est le Nom du livre », *La Faille syro-africaine,* traduit de l'hébreu par Bee Formentelli, Arles, Actes Sud, 2006, p. 21.

elle est descendue de la charrette des réfugiés pour en alléger le poids, il a aperçu pour la première fois ses pieds nus, et ce fut pour lui la scène primitive en quelque sorte, *sa* scène primitive.

Cette mère aux pieds nus, il va bientôt l'abandonner et la trahir pour partir dans le vaste monde, plus précisément en Palestine, et devenir poète, non pas dans sa langue maternelle, le yiddish, mais dans une autre langue, l'hébreu du père, l'hébreu de ses pères.

> Quitte *ton pays, ta parenté et ta maison pour le pays que je t'indiquerai (Genèse, 12,1).*

Tout en prêtant à l'injonction : *lekh-lekha*, « Go thou », « Quitte », une signification quasi programmatique qui engagera toute son existence, Avot Yeshurun ne cessera de chercher à retrouver, mais comme principe de fécondation d'une patrie seconde, le lieu spirituel d'une enfance dont il a tout fait pour s'éloigner. En 1948, le changement de nom qui le fait passer du monde maternel au monde paternel – Yehiel Perlemut(t)er (nom de famille du père qui signifie littéralement : « mère/perle ») devient Avot Yeshurun (« les pères, au sens d'ancêtres, regarderont ») – entérine, institutionnalise, voire sacralise l'arrachement. Mais en réalité cet acte, qui implique une prise de responsabilité à la fois personnelle, éthique et politique, et qu'il assume entièrement (« Car / à jamais je prendrai congé. De chaque bourg, de chaque langue / je m'estrangerai[4]… »), doit aussi s'interpréter, dans l'économie de sa pensée poétique, comme une double trahison, celle d'une rupture délibérée d'avec le pays natal comme d'avec la langue maternelle.

4. « Langue telavivrienne », *Maître du Repos* (poème inédit en français).

C'est en effet « à force de briser », en construisant son identité de poète sur les ruines de la langue maternelle qu'il s'est fait Avot Yeshurun.

J'ai abandonné un pays, j'ai abandonné une langue,
j'ai abandonné un peuple.
J'ai abandonné une ville. J'ai abandonné des Perlemuter
juifs. J'ai abandonné leur langue.
J'ai abandonné mon père, j'ai abandonné ma mère,
j'ai abandonné mes frères et ma sœur.
Et je suis allé en terre de Palestine tel-avivienne
et j'ai adopté un hébreu tel-avivrien[5].

Mais un événement d'apparence banale, en fait de grande portée, viendra contrarier son entreprise et jouer un rôle déterminant dans son écriture, la transformant de l'intérieur : la réapparition des lettres de sa famille, celles de sa mère en particulier. Un jour, presque par hasard, en mettant de l'ordre dans son bureau, Avot Yeshurun trouve ou plutôt retrouve ces lettres qui dormaient au fond de ses tiroirs comme dans autant de « tombeaux ». Il les arrache à la poussière et en fait *Trente pages d'Avot Yeshurun*, trente pages comme trente jours de deuil, trente pages *entre* lettres et poèmes – dont vingt (les pages 7 à 26) qui transcrivent presque littéralement, dans un hébreu portant la trace du feu, les lettres en yiddish des siens. Plus précisément, c'est sans doute un fragment d'une lettre de la mère, transcrit dans une strophe de *Page 7* d'une poignante nudité, qui constitue la matrice de l'écriture yeshurunienne autant que son principe de vérité :

À la maison, une bonne parole pour moi – pas.

5. « Bien du Plaisir » (12 décembre 1988), in « Maître du Repos », *La Faille, op. cit.,* p. 175-6.

Dans ta lettre, une trace de moi – pas.
Comme le temps où le soleil a fui.
Responds responds.

Mais il se peut que l'idée de ces « pages » soit bien antérieure à cette découverte et remonte à l'époque où les lettres des siens qui avaient disparu dans la Shoah ont cessé de lui parvenir. Une seule strophe des *Trente Pages* fait directement allusion à la Catastrophe :

Soudain, de là-bas, de la maison – pas de lettre.
Ici, une carte postale couleur d'iode,
des mots comme un télégramme, à un poste
de croix rouge[6].

Quoi qu'il en soit, à compter de ce recueil[7] qui, écrit entre le 1er mars 1962 et le 15 mai 1963, amorce un tournant décisif dans son œuvre, la langue poétique de Yeshurun vient à changer. Comme si, en vertu de la « loi de nostalgie », loi du flux et du reflux, cette langue devait désormais obligatoirement passer « par le chemin de papier des lettres de (sa) mère » et opérer un aller et retour incessant entre passé et présent, entre Krasnystaw (qu'il voit « d'une fenêtre de Tel-Aviv ») et Tel-Aviv (sur laquelle tombe « la pluie de Poïlogne »), entre yiddish et hébreu (qu'il « égalise avec une fourche »). Comme si elle n'avait plus d'autre lieu que « l'eau profonde » d'une durée hésitant entre « déjà » et « encore ».

6. « Page 24 ».
7. Un long poème : « Ballade de Marie de Magdala et de son fils innocent » (1932) et deux recueils, *Sur la Sagesse des Chemins* (1942) et *Re'ém* (1961), qui rompt avec sept années de silence total suivies d'une longue période de publications dans les seuls suppléments littéraires des quotidiens, ont précédé *Trente Pages*.

Il faut se demander comment Avot Yeshurun vivait sa « nostalgie » de la langue yiddish et du monde qu'enveloppe cette langue. Le mot « nostalgie », très usé en français, a beaucoup perdu de son acuité étymologique (on n'y entend plus le sens originel : « désir *douloureux* de ce qui est lointain ») et il paraîtra sans doute trop sentimental pour lui. C'est qu'Avot vit cette « nostalgie » sur un mode paradoxalement *actif*. Il tente moins de faire revivre la langue perdue, la « langue calcinée », la « langue assassinée », la « langue morte de (ses) morts[8] » que de témoigner de son génie mineur et d'en « perpétuer le souvenir » en l'infusant dans la « langue ressuscitée ». Davantage, il fait de la langue d'autrefois, celle-là même qu'il a trahie et sacrifiée, le *ferment* de sa langue et de son monde présents et futurs. Une pareille « nostalgie » (*ga'agu'im*), aux antipodes du romantisme, est intimement liée à sa culpabilité à l'égard des siens et à un effort de réparation infini (aux « milliers de millions d'ossements » de la *Page* 3 tentent en vain de répondre les « milliers de millions de bonnes paroles » de la *Page* 30) ; c'est à la fois une « intense fièvre qui ne tombe pas », quelque chose qui « brûle dans la gorge » et un « travail », un « office » au double sens de devoir et de célébration, une « loi ».

Loin d'écrire comme les poètes de sa génération, Alterman, Shlonsky ou Leah Goldberg qui veulent faire *comme si* l'hébreu était leur langue maternelle, loin d'aller simplement *misafa lesafa*, « d'une langue à l'autre », comme les écrivains et artistes qui figurent dans le documentaire ainsi intitulé de Nurith Aviv, Avot Yeshurun, des années durant, cherche à approfondir dans ses poèmes

8. Pour reprendre une expression de Rachel Ertel dans *La Langue de Personne* (Paris, Seuil, 1993, p. 140).

l'étrangeté de l'hébreu. En outre, la langue sacrée, « langue du paradis », « langue royale d'Eretz Israël », qu'adoptent les deux premiers recueils, en particulier *Sur la Sagesse des Chemins*, pour chanter l'éblouissement devant le « nouveau » paysage, se veut déjà polyphonique, des éléments bibliques primitifs mêlés de quelques touches de yiddish et de polonais y voisinant avec de nombreux éléments arabes. Naturellement polyphonique de par l'immémorial passé commun. Ne fallait-il pas en effet que sa nouvelle langue, l'hébreu, « tombe dans un terrain non juif, un terrain étranger et absorbe le fer de ce terrain pour commencer à respirer » ? « L'alliage de la langue hébraïque et du métal interdit, écrit Avot, quand soudain tu en ressens la force, alors l'heure de la langue a sonné pour toi – bonheur qui te permet de regarder partout, de toucher avec les yeux chaque chose comme l'abeille touche chaque fleur avec sa petite musique[9]. »

Yeshurun en vient alors à choisir d'habiter *entre* l'hébreu et le yiddish. Il semble y être poussé par l'obscure évidence du nécessaire devenir pluriel d'une parole poétique que menace de disloquer, voire de paralyser, une histoire tant personnelle que collective.

De fait, à compter de *Trente Pages*, mettant résolument à l'épreuve du yiddish son hébreu déjà quelque peu arabisé, il parlera « entre (*be(i)n*)…et entre… », comme le dit le titre d'un poème[10] où l'écartèlement du « fils » (*ben*) est la mise en abyme, musicalement reproduite[11], du déchirement de la mère « entre un Dieu dans les cieux / et un fils en Palestine ». Il parlera entre ses deux langues mater-

9. In « La littérature hébraïque appellera à la prière » (5 janvier 1968), *La Faille,* p. 209.

10. « Entre… et » (1er octobre 1987), in « Maître du repos », *La faille,* p. 172.

11. be*(i)n* … *lave(i)n ben*…, « entre… et (entre) un fils…

nelles qui n'en sont pas : l'hébreu, langue d'adoption, et le yiddish, « ni langue naturelle bien sûr, selon Rachel Ertel[12], ni langue maternelle à proprement parler », parce qu'habitée en permanence par une « inquiétude ontologique ». Sur ce point capital écoutons Yeshurun :

> *J'entends des deux oreilles, et chacune de mes deux oreilles entend une langue différente. L'une entend l'hébreu, l'autre le yiddish. Je n'ai pas le choix… Ma langue maternelle, c'est le yiddish. J'ai pourtant écrit que ma langue maternelle, c'était l'hébreu. Ceci est la vérité et cela est la vérité*[13].

En réalité, il restera « un étranger dans sa propre langue[14] » ou plutôt dans ses propres langues qui, réciproquement, l'une comme l'autre, auront toujours chez lui un statut de langues étrangères. Mais il faut souligner maintenant que la rencontre de l'hébreu et du yiddish en Yeshurun, plus qu'un fait d'ordre étroitement linguistique, est au principe même d'une poétique singulière qui, dans un même élan, associe aux ruptures chaotiques de la signifiance l'affleurement d'un sens second.

Parler entre deux langues, comme Avot Yeshurun, c'est s'exposer à la foncière instabilité d'un dehors ignorant le repos des identités, instabilité qu'aggrave sans recours le fait que l'une des langues en question, le yiddish, est elle-même privée de toute assise, « pays de l'Entre » qui ne peut, en démultipliant la fragilité de l'opé-

12. *Dans la Langue de personne*, *op. cit.*, p. 14.
13. « Entretien avec Avot Yeshurun », *La Faille*, p. 229.
14. « Non pas être bègue dans sa parole, mais être bègue du langage lui-même. Être comme un étranger dans sa propre langue » (*Dialogues*, Gilles Deleuze et Claire Parnet, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996).

ration de greffe, que favoriser à son contact la mise en cause d'une haute langue comme l'hébreu, tant dans son ancienne autorité sacrée que dans son moderne volontarisme unidimensionnel.

À partir de *Trente Pages*, Avot Yeshurun n'aura plus de cesse, par souci d'obliger sa parole aux défis de l'expérience, de défigurer la langue seconde, de la destituer et de la profaner en l'amenant à fréquenter le yiddish, langue première sans statut, sans aura institutionnelle, langue de bric et de broc, « en tas », « en vrac », langue de « la racaille en haillons », langue « tzigane ». Ainsi contaminé, l'hébreu s'ouvre aux divisions et fragmentations, chocs et ruptures du présent qu'imposent au regard infatigable d'Avot les altérités stridentes d'une prostitution envahissante : « Je suis comme une prostituée qui dit toujours oui[15]. »

Il s'autorise désormais à déplacer les prépositions, à supprimer les déterminants, à héberger un grand nombre de vocables étrangers appartenant à tous les registres de langue, à adopter des systèmes d'accentuation différents, à laisser ses phrases en suspens, à maltraiter brutalement la grammaire et surtout à adopter une syntaxe hirsute, voire incohérente qui cherche à épouser au plus près le langage parlé.

De chez moi à la maison, toujours pas.
Un cheval solitaire, moi.
Et de là-bas, ma mère écrit :
« Comment je peux faire yomtiv *? »*[16]

« Mon hébreu, écrit Avot Yeshurun, est un être humain, ce n'est pas une langue… C'est un homme qui

15. « Entretien avec Avot Yeshurun », *La faille,* p. 234.
16. In *La faille syro-africaine* (poème inédit en français).

vit ici, ici et maintenant, parce qu'il est obligé d'y vivre, qu'il obéit à une nécessité. Ce n'est pas de l'hébreu, c'est du yiddish, c'est du polonais, c'est aussi de l'hébreu, c'est tout ce que j'ai ramassé en chemin. » C'est une sorte d'hébreu (ainsi les Cajuns de la Nouvelle-Orléans appellent-ils leur idiome « une sorte de français »). Avec des « trous à l'âme ». Une langue porteuse, en fait, d'un hors-texte tragique implicite qui contribue à ouvertement la déstructurer tout en la structurant ; une langue « de larmes consumée » qui, comme dirait Blanchot, laisse « parler le désastre en elle » mais en creux ou dans un déplacement, voire dans une inversion de la catastrophe subie en catastrophe exercée.

L'irruption du yiddish et du monde qu'il entraîne dans la langue d'écriture, l'hébreu, y provoque un « devenir-autre de la langue », entraîne une « minoration de la langue majeure[17] », mais pour y créer, plus encore qu'une gaucherie, une boiterie, un bégaiement qui en affaiblissent le pouvoir, un « Entre », un vide qui séparent, et par là même fondent l'altérité, permettant de ce fait la relation, avec tous les dangers mais aussi toutes les chances que l'altérité emporte avec elle.

Sous ce jour, on peut dire que la poésie de Yeshurun est des plus contemporaines, tout entière en proie aux affres comme aux variations ludiques de la différence, mais, contrairement à nos postmodernités fascinées par leur impuissance, à aucun moment Avot ne sacralise l'abîme d'un non-sens, dans la mesure où il l'*habite* de toute sa culpabilité créatrice, indissociable d'une dette infinie envers sa mère – dette qu'il n'aura de cesse d'acquitter en termes d'attention inlassable à tout ce qui

17. Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.

existe. D'où le processus d'une « opération » qui conjoint sacrifice et réparation du sacrifice, trahison et fidélité à la mesure de la trahison. Autrement dit, et c'est ce second point qui fait l'originalité de sa poétique, sa solitude aussi bien, mais surtout sa puissance d'avenir, il ne laisse pas un langage autonome éclipser le sujet de la parole dans la neutralité d'un prétendu effacement qui, en fait, réduirait les mots à la gratuité d'une esthétique. Il a toujours su, dès les « pieds nus » de la mère déjà victime de « la mort dans le monde » et bientôt « de son fils orpheline », que l'amour et les larmes allaient ensemble et assignaient aux mots une responsabilité. Car cette mère « brûlée » est aussi celle qui lui a appris à aimer tout ce qu'il voyait[18], dans une langue incertaine, impure, écorchée certes, mais si vivante, si tendre, si intime que Kafka, par exemple, lui eût-on offert la possibilité d'être ce qu'il voulait, aurait « choisi d'être un petit juif de l'Est » avec des papillotes et d'appeler sa propre mère non pas *Mutter* mais *Mammé*, *Mamechi* ou *Maminiu*. C'est encore celle qui lui a donné pour viatique, dans le registre grave de l'amour, le mot *yahn'dès*, « mot de la conscience juive », « mot de la compassion dans le cœur du juif de Pologne[19] » dont Avot fera, dès 1952, son mot d'ordre politique.

L'amour, je le crée avec tout ce qui vient.
……
Avec ce qui soulève pour moi sa robe

18. « Je suis vraiment fait d'un tissu d'amour de l'homme », dit Yeshurun lors d'une interview filmée (1990).
19. « Deux paysages », in « La Faille syro-africaine », *La Faille*, p. 98.

Je crée.
Avec ce qui me montre ses pieds
Je crée.[20]

Ainsi, *Trente Pages*, dans son resserrement même, inaugure une poésie qui voudra répondre de plus en plus aux défis de l'histoire : quand le chaos historique détruit les assises du sens et confronte le langage aux agressions d'une altérité plurielle, quand toutes les conditions sont réunies pour que les mots désertent leur vocation essentielle et s'étranglent au bord du mutisme ou se perdent en enquêtes stériles, cette poésie avance une alternative. Ses mots affirment l'amour comme seule action créatrice en ce sens que le sujet, se vivant en eux comme rapport à un autre qui fait de lui un « dépossédé », opère le décentrement décisif par lequel l'expérience de la séparation, loin d'initier à une dialectique, voire à une mystique de l'absence, ouvre la parole comme voie relationnelle d'une incarnation.

Si Yeshurun voit tout, aime tout ce qu'il rencontre, par exemple le « mûrier » de la rue Berditchevski[21] dans son devenir mortel, et fait de chaque être et de chaque chose un autrui vers qui jeter le pont du poème comme destin partagé, c'est pour une large part, assurément, par l'entremise d'une langue métisse où le yiddish, auquel il ne cesse de rendre justice et grâce sans croire pour autant à son retour, joue un rôle décisif.

Undzé'or, yiddish lushn, « Merci, langue yiddish », dit Avot dans le poème « Langue tel-avivrienne ».

20. « Avec tout ce qui vient » (15 novembre 1990), in « Dépossédé », *La Faille,* p. 193.
21. « Sur la Mort du mûrier », in « C'est le Nom du livre », *La Faille,* p. 45.

La haute langue s'est faite *parler*, l'écriture se fait *parole*, parole neuve : non plus celle du berger d'une Terre intemporelle mais, plus originaire et future qu'un être-au-monde où l'autre revient toujours au même, celle qui, bouleversée par l'histoire, est portée par le don d'un amour en mesure de restituer, à partir du désastre assumé, l'autre réel à sa vérité de créature.

Bee Formentelli

Trente pages d'Avot Yeshurun

שלושים עמ׳ של אבות ישורון

1

יוֹם יָבוֹא וְאִישׁ לֹא יִקְרָא מִכְתָּבִים שֶׁל אִמִּי.
יֵשׁ לִי מֵהֶם חֲבִילָה.
לֹא שֶׁל מִי
וְלֹא מִלָּה.

יוֹם יָבוֹא וְאִישׁ לֹא יַפְקִיד אוֹתָם לַיָּד.
יֵשׁ מֵהֶם צְרוֹר וְהוֹתֵר.
יֹאמְרוּ: נְיָר פְּסֹלֶת
וְלֹא יוֹתֵר.

בַּיּוֹם הַהוּא אֲבִיאֵם אֶל מְעָרַת בַּר־כּוֹכְבָא
לְהַעֲלוֹתָם בָּאֲבָק. הָעוֹלָם הַקּוֹדֵם
לֹא יַחְקֹר בָּהּ
שְׂפַת אֵם.

I

Viendra un jour où personne ne lira les lettres de ma mère.
J'en ai tout un paquet.
Ni qui.
Ni quoi.

Viendra un jour où personne ne les prendra dans ses mains.
Il y en a toute une liasse – trop.
On dira : papier, bout(s) de –
pas plus.

Ce jour-là, je les emporterai dans la grotte de bar-Kokhba
pour les jeter à la poussière. L'ancien monde
n'ira pas rechercher là
une langue maternelle.

2

מִכְתָּבִים שֶׁל אִמִּי קְבַרְתִּים בְּקִבְרוֹת שֶׁלְחָנִי.
אֶל הַשֶּׁלְחָן הִתְיַשַּׁבְתִּי לָשִׁיר.
כִּבְשַׂת הָרָשׁ הֶעָנִי
הוּא עָשִׁיר.

יֵשׁ לְךָ בָּהֶם בַּמֶּה לְמַלֵּא אֶת הָרְחוֹב.
תֵּשֵׁב עַל תַּחְתֶּיךָ כְּנֹאד.
פִּיךָ בְּמַיִם יִרְתֹּחְ,
לִבְלוֹעַ תִּפְחֹד.

אַךְ בּוֹדֵד לֹא בּוֹדֵד זֶה הִנְּךָ, אַתָּה זֶה מָלֵא בְּשִׂמְחָה.
שִׁיר לַכִּיס לְךָ תּוֹחֵב.
וְאֵם הַמִּכְתָּבִים שְׂמֵחָה:
מִכְתָּב כּוֹתֵב.

2

Enterré les lettres de ma mère dans ma table-sépulcre.
À la table me suis assis pour versifier.
La misérable brebis du pauvre
est riche.

Avec tout ça tu as de quoi remplir la rue.
Comme baudruche sur le derrière t'assoiras.
D'eau bouillonnera ta bouche.
Avaler tu n'oseras.

Mais seul, pas seul, te voilà, toi, plein de joie.
Un poème tu enfonces dans ta poche.
La Mère des lettres, joyeuse :
tu écris une lettre.

3

רוֹאִים פּוֹשֵׁט יָד לֹא צָמְחוּ לוֹ רַגְלַיִם.
בְּיָדַיִם יֵלֵךְ בְּיוֹם חַמּוֹת.
יָדָיו אַשְׁפַּת הַלַּיִל;
בַּצָּהֳרַיִם פָּחוֹת.

נָחְבָּא אֵלַי יוֹנַס בְּעוֹר וַעֲצָמוֹת.
הֲיָדַעְתְּ מַה יוֹנַס בּוֹעֵר?
מִילִי מִילְיוֹן עֲצָמוֹת.
אֵין לְשַׁעֵר.

הַשָּׁמֵן מִדִּיזֶנְגּוֹף תּוֹפֵס סַפְסָל שָׁלֵם.
הֲיָדַעְתְּ מַה אָמַר לְאִיּוֹב?
לֹא הָיִיתָ שָׁמֵן,
עַבְדִּי אִיּוֹב.

3

On voit un tend-la-main : des jambes ne lui ont pas poussé.
Avec les deux mains ira par un jour chaud.
Ses mains, poubelle de la nuit ;
à midi moins.

Jonas, la peau et les os, s'avance humble vers moi.
Tu sais ce qui le consume, Jonas ?
Des milliers de millions d'ossements.
Imaginer on ne peut pas.

Le gros de Dizengoff occupe tout le banc.
Tu sais ce qu'il a dit à Job ?
Tu n'étais pas gros,
mon serviteur Job.

4

אוֹמֵר לִי אוֹסֵף הַנְּדָבוֹת בַּעֲגָלָה־עַל־קַבַּיִם: אֶחָא־הֵא,
מְשַׁנֵּינוּ אֲנִי יָצָאתִי חֻרָּח.
לֵךְ הַבַּיְתָה. מִמְּךָ
לֹא אֶקַּח.

אוֹמֵר לִי אוֹסֵף הַנְּדָבוֹת, הָעוֹלֶה הַיָּשָׁן הַמִּצְרִי,
מְמַהֵר וְאוֹמֵר כְּיוֹרֶה וּמַלְקוֹשׁ,
מְדַבֵּר לְאִמּוֹ. מַמְצִיא
מִן הָרֹאשׁ.

וַאֲנִי מִכְתָּבִים שֶׁל אִמִּי קִבַּרְתִּים בְּקִבְרוֹת הַשֵּׁלָחָן,
וְאֵם הַמִּכְתָּבִים עַל תִּלָּם.
מִכְתָּבִים בָּנִים לְשׁוֹלַחְתָּם
בְּמַחְשָׁבָה תְּחִלָּה.

4

Il me dit, celui qui mendie dans sa caisse-à-roulettes : Hé, frère,
de nous deux c'est moi le démuni,
rentre à la maison. De toi
je ne prendrai pas.

Il me dit, celui qui mendie, le vieil immigrant d'Égypte,
se précipite de dire, crépite comme pluies de Yoreh et Malkosh,
devise avec sa mère. S'improvise
fabulateur.

Et moi, j'ai enterré dans la table-sépulcre les lettres de ma mère,
et sur ce monceau de ruines la Mère des lettres.
Lettres longtemps portées, méditées,
comme fils pour celle qui les a envoyées.

5

בִּקַּשְׁתִּי אֲנִי מִכְתָּבִים שֶׁל אִמִּי לִשְׁכֹּחַ.
אַף עָשִׂיתִי שֶׁלָּחֲנִי נָקִי.
מוֹסִיפִים עַצְמָם לִשְׁלֹחַ,
אֵלַי נוֹגְעִים:

פִּנִּיתָ הַשֻּׁלְחָן מִכֹּל נְיָרוֹת שֶׁלְּךָ מְבֻלְבָּלִים,
סָגַרְתָּ בַּתִּיקִים אֶחָד לְאֶחָד
מִכְתָּבִים אַף הַבּוּלִים;
וְאוֹתָנוּ בַּצַּד.

תִּקָּרֵא אוֹ לֹא תִּקָּרֵא. עוֹשֶׂה עַצְמוֹ כְּאִלּוּ . . .
כְּהַיּוֹם שֶׁהִכְנַסְתָּ סֵדֶר בַּתִּיקִים,
יֵשׁ עִנְיָן אֲפִילוּ
בְּמִכְתְּבֵי מֵתִים.

5

Je me suis efforcé d'oublier les lettres de ma mère.
J'ai même fait place nette sur mon bureau.
Mais elles continuent à partir toutes seules
et à m'atteindre :

Tu as débarrassé ton bureau du fouillis de tous tes papiers,
tu as serré sous clef, dans des dossiers, une à une,
les lettres – et aussi les timbres ;
et nous de côté.

Tu liras ou ne liras pas. Faisant comme si...
Maintenant que tu as mis de l'ordre dans tes dossiers,
(sache que) même les lettres des morts
méritent attention.

6

כָּתַבְתִּי יוֹמָן, כָּתַבְתִּי יוֹמַיִם, שְׁלוֹשָׁה, בְּוֹז לְשׁוֹנִי:
שֶׁהִנְנִי יוֹם, שֶׁהִנְנִי יוֹמַיִם,
שְׁלוֹשָׁה, אַחֲרֵי אַלְפַּיִם
בֶּאֱמֶת שָׁנִים.

בָּאתִי לָאָרֶץ, אָכַלְתִּי יָמִים וּדְבֵלִים וּדְבַשׁ בִּלְשׁוֹנִי.
דְּבֵלִים חִכְכִים וְלָשׁוֹן מִתְדַּבֶּקֶת.
אֶמְצָעִי אַל שֵׁנִי
לַאֲכִילָה שֶׁפּוֹסֶקֶת.

אָבַד הַיּוֹמָן וְעָבַדְתִּי יוֹמַיִם, שְׁלוֹשָׁה, מֵאֶחָד לַשֵּׁנִי.
מְחֻסְרֵי עֲבוֹדָה עוֹבְדִים יוֹמַיִם.
לָמַחְתִּי דְּבֵלָה שֵׁנִית
וְהָמוּ מֵעַי.

6

Écrit un journal de bord, écrit deux jours, trois,
dans cette langue-ci, mienne,
car me voici un jour, me voici deux jours,
trois, après deux mille
années en vérité.

Suis venu au pays, ai mangé des jours, des pavés de figues
– du miel sur ma langue.
Les pavés de figues irritent, la langue s'attache (au palais).
Pas de meilleur pis-aller
pour le dernier banquet.

Le journal s'est égaré, et j'ai travaillé deux jours, trois,
un temps, un autre.
Les chômeurs travaillent deux jours.
J'ai pris un second pavé de figues,
et mes entrailles se sont émues.

7

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ עֲנֵה עֲנֵה.
עַד נוֹשֵׂא הַפּוֹסְט בְּגִבּוּרָתוֹ
עוֹבֵר הַסַּל עֵינַיִם.
עֲנֵה עֲנֵה.

עָנִיתִי בְּמִכְתָּב וּבוֹ יָפִים לְקַנֵּא
עֲצֵי שִׁטִּים וַעֲצֵי שַׁאמוּטִי.
אֲנִי הָיִיתִי מְעַנֶּה.
עֲנֵה עֲנֵה.

אֵין לִי בַּבַּיִת מִלָּה טוֹבָה.
בְּמִכְתָּבְךָ אֵין זֵכֶר לִי.
כְּהֲעֵת עָבַר הַשֶּׁמֶשׁ.
עֲנֵה עֲנֵה.

7

Reçu votre lettre avec responds responds.
Jusqu'au facteur dans sa force
de mes yeux déborde la rosée.
Responds responds.

Répondu, et dans la lettre, beaux à jalouser,
des acacias, des orangers.
Tourmenté j'aurais.
Responds responds.

À la maison, une bonne parole pour moi – pas.
Dans ta lettre, une trace de moi – pas.
Comme le temps où le soleil a fui.
Responds responds.

8

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מִכְתַּב הָאֵם.
שֶׁבַע שָׁנִים נֶעֱלַמְתָּ מֵעֵינַי.
פּוֹטוֹגְרַף אֵין לִי.
לָמָּה מִי.

אֲמַלְלָא וַאֲמַלְלָא וְלֹא שָׁלַחְתָּ מִשָּׁם.
פְּלוֹנִים שׁוֹלְחִים מִכְתָּבִים וּפוֹטוֹגְרָפְיוֹת.
שְׁלַח לָנוּ לְפָחוֹת
כְּדֵי אַחַת.

וּלְעוֹלָם עוֹד תִּדְרוֹשׁ הַצָּעִיר מֵהָאֵם.
וַאֲסָרֵב. כְּמָה שֶׁיַּעֲמֹב אָבִינוּ
אוֹמֵר: בְּבִנְיָמִין אֶתְנַחֵם
עַל יוֹסֵף.

8

Reçu votre lettre avec le billet de la mère :
Toi, sept années disparu de mes yeux.
De photographie – pas.
L'a prise, qui.

Las, las, ma disgrâce dirai ; de là-bas tu n'as pas envoyé.
Un tel et un tel envoient des lettres et des photographies.
Envoie-nous juste
une.

Tu exiges toujours le benjamin de la mère.
Et je refuserai. Comme le dit notre père
Jacob : Benjamin me consolera
de (la perte de) Joseph.

9

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ דְּרִישָׁה לַנַּעַר.
כָּל הַנַּעַר עָלָיו הָעֹל.
הָיָה וַדַּאי נִגָּעָר
לְהִמָּלֵט הֲלֹם.

אַבָּא חָלָה עַד יְצִיאַת הַלֵּב.
כָּל הָעֹל עָלָיו הַנַּעַר.
שְׁלַח מִכְתָּבְךָ בְּמְהֵרָה,
וּרְפָא נָא.

אַל תַּשְׁלִיכוּ אוֹתוֹ מִלֵּב וָלֵב.
וּבְטָחוֹן הַמַּחֲנָה קָשֶׁה לִתְפֹּס
וּלְהִמָּלֵט. וֶרְחוֹק מִלִּכְתּוֹב
וּמְאֻחָר לַפּוֹסְט.

9

Reçu votre lettre avec la demande de laissez-passer pour le garçon.
Le garçon doit porter le joug tout entier.
Sans doute s'ébrouerait-il
pour s'échapper ici.

Père, blessure mortelle au cœur.
Tout le joug le garçon doit porter.
Hâte-toi d'envoyer ta lettre,
et guéris-le, de grâce.

Ne le chassez pas de votre cœur.
Quand le moulin tourne, difficile de trancher
et de s'échapper. À des lieues d'écrire,
et trop tard pour le courrier.

10

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ לָאָח הַבְּכוֹר.
כְּשֶׁנָּסַעְתָּ, הָיִיתִי בֶּן עֶשֶׂר.
אֵלַיִךְ לִבִּי בְּרֹךְ,
וְהָעִיר נֶאֱסֶרֶת.

הָעַרְמוֹנִים כְּמִשְׁפַּחַת קוֹפִים בְּקִלְפּוֹת מִתְנַפְּצִים.
עָלִים וְאֲרָוָה בְּאוּלַם הַכַּבָּאִים.
אָחוֹתֵנוּ עֲדִינָה בְּשׁוּלֶיהָ,
יָפָה וְהוֹלֶכֶת.

וַאֲנִי נַעֲשֶׂה וְנִשְׁמָע וְאֵלַיִךְ לִבִּי.
וְרֵיחַ עָלִים וַאֲרָוָה בְּאוּלַם
הַכַּבָּאִים בָּאוּ לָהּ,
וְהָעִיר בְּשִׁלְהֶיהָ.

10

Reçu votre lettre avec le message au frère aîné :
Quand tu es parti, j'avais dix ans.
Vers toi mon cœur tendre,
et la ville assiégée.

Les châtaignes, famille de singes parmi les bogues fracassées.
Les feuilles et l'attelage dans la caserne des pompiers.
Notre sœur, délicate, dans sa robe lisérée de feu,
jamais plus belle, et s'en va pour jamais.

Et moi, exécuter et obéir, et vers toi mon cœur.
L'odeur des feuilles et de l'attelage dans la caserne
des pompiers jusqu'à elle venue,
et la ville aux lisières en feu.

11

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מְאֻחָר לַדֹּאַר.
הָיִיתִי עוֹבֶרֶת מֵאָה מַיִם.
קַח אֶת הַנַּעַר.
מְאֻחָר לַדֹּאַר.

כְּמַעַט בְּחִשָּׁךְ אֲנִי כּוֹתֶבֶת לְךָ.
עוֹד מְעַט אַסְפִּיק לַדֹּאַר.
יַעֲמֹד גֶּר הַהַבְלָחָה
לְכָל הַמְאֻחָר.

סְלַח לֹא צֵרַפְתִּי פְּרִישַׁת שָׁלוֹם.
נֶעֱלְמָה הַשָּׁעָה שֶׁאִמָּא בּוֹחֶרֶת.
אֵין לִי מָקוֹם.
פַּעַם אַחֶרֶת.

II

Reçu votre lettre avec en retard à la poste.
J'aurais traversé les sept mers.
Prends le garçon.
En retard à la poste.

Je t'écris presque dans le noir.
Encore un peu, et juste à temps à la poste.
Que la bougie scintille
le plus tard possible !

Désolé, j'ai laissé de côté les politesses.
L'heure que choisit Mammé est un mystère.
Je n'ai pas de place.
Une autre fois.

12

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ וַיֵּלֶךְ פָּרָשָׁה.
נְעָבִים וַיֵּלֶךְ יֹסֵעַ אֵלַיִךְ,
נְעָבִים וַיֵּלֶךְ פָּרָשָׁה
נָסַע לְוַארְשָׁה

וְאֵין זֵכֶר. הַמַּעַט כְּגוּרוֹת תָּלִיתִי?
הִתְחַנַּנְתִּי: שֵׁב אַל תִּסַּע.
הַלְוַאי זוּ חָלִיתִי
וְהָיִיתָ נִשְׁאָר.

וְלֹא עָזַר. אָרַנְי, לְגוֹנֵן נוֹצַרְתִּי,
לְהָעִיר בָּנִים מִנֶּשֶׁר תָּקֵף.
עַכְשָׁיו, לְדַאֲבוֹנִי, שֶׁנֶּעְתַּרְתִּי
אֵין סֶרְטִיפִיקַאט.

12

Reçu votre lettre avec la péricope S'en alla.
Tous debout et s'en alla *vers toi partira.*
Péricope Tous debout et s'en alla.
À Varsovie parti.

De trace – point. Ai-je pendu trop peu de harpes ?
Imploré : assieds-toi, ne pars pas.
Malade j'aurais dû tomber
et tu serais resté.

D'aide – point. Seigneur, j'ai été créée pour protéger,
pour alerter les fils de l'attaque de l'Aigle.
Maintenant qu'à regret, j'ai dit oui
de certificat il n'y a pas.

13

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מִכְתַּב הָאָב.
אֲנִי בְּקִצַּת נָגוּעַ בְּרֵיאָה,
יֵשׁ לִי שְׁעוּל,
עָבַרְתִּי מִפְּרָךְ.

אִלּוּ יָדַעְתִּי מַצָּבְךְ, אֶפְשָׁר תּוּכַל
לְבַקְּשָׁה. אַף כִּי אַלְלַי
מִבַּקְּשָׁה· הָיָה בְּכָךְ
שֵׁם יִתְבָּרַךְ.

זָכְרַנִי בְּהַ"מְּקוֹמוֹת טוֹבִים". וּמַה מִּשְׁדּוּךְ·
אֲחֵרִים כּוֹתְבִים חֲדָשִׁים לַבָּקָרִים,
וְאַתָּה 3 חֲדָשִׁים
1 פַּעַם.

13

Reçu votre lettre avec le message du père.
J'ai un poumon touché,
toujours je tousse,
un forçat, moi.

Si je connaissais ta situation, peut-être pourrais-tu…
à ma demande. Bien que… puissé-je me garder
de toute demande. Il en allait ainsi,
l'Éternel soit béni.

Prie pour moi dans les « bons lieux ». Des accordailles envisages ?
Les autres envoient des nouvelles tous les jours.
Et toi en 3 mois
1 fois.

14

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מִכְתָּב הָאָב.
אַל תְּגַלֶּה, כִּי אֶתְבַּיֵּשׁ.
אֲמַנְדָּה לַשֵּׁם יִתְבָּרַךְ.
הוּא לְעֶזְרָה.

אַתָּה אַל לְךָ לְעַגְמַת נֶפֶשׁ.
הַדּוֹקְטוֹר אוֹמֵר: הוּא יְרַפֵּא.
הַדּוֹקְטוֹר אוֹמֵר: הוּטַב
לִי הַרְבֵּה.

לוּלֵא עֶזְרַת אָחִיךָ אֵינֶנִּי פֹּה.
אַל לְךָ עֲבוֹדָה קָשָׁה.
זְכוֹר יְמוֹת אָבִיךָ.
זָכְרֵנִי שָׁם.

14

Reçu votre lettre avec le message du père :
Ne révèle rien, car j'aurai honte.
Je mettrai mon espoir en Dieu, béni soit-Il.
Il (vient) en aide.

Toi, à un profond chagrin ne t'(abandonne) pas.
Le docteur dit : il guérira.
Le docteur dit que je vais
beaucoup mieux.

Sans l'aide de tes frères je ne serais plus ici.
Dans un dur travail ne t'(engage) pas.
Souviens-toi des jours de ton père.
Souviens-toi de moi là-bas.

15

קַבָּלָתִי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מִכְתַּב הָאֵם.
מִצְוָה שֶׁל יוֹסֵף הַצַּדִּיק
לְהַשְׁבִּיר לָנוּ בָּר,
קִימְתָּ כְּבָר.

אוּלָם גְּדוֹלָה הוֹצָאַת אַחִיךָ מִגּוֹלָה.
אֵצֶל מֹשֶׁה רַבֵּנוּ נֶאֱמָר,
כְּמוֹ עֶזֶר לַשֶּׁלְמַעַל
בִּבְרִיאַת הָעוֹלָם.

תּוֹדָתֵנוּ מְמֻעֶטֶת. הוּא הָאֱלֹהִים יְהוֹדֶךָ.
וְאָנוּ יוֹדְעִים, שֶׁתִּהְיוּ מְפֻצִּים,
כִּי דּוֹרֵשׁ טוֹבִים,
כְּיוֹסֵף הַצַּדִּיק.

15

Reçu votre lettre avec le billet de la mère.
La mitsva de Joseph le juste,
nous approvisionner en blé,
tu l'as déjà accomplie.

Mais non moins grand est de faire sortir d'exil tes frères,
Il est dit à propos de notre maître Moïse :
ainsi a-t-il aidé le Très-Haut
à la création du monde.

Notre gratitude reste limitée. Le Très-Haut, lui,
te sera reconnaissant.
Et nous le savons, puissiez-vous être récompensés,
car généreux sont tes pareils,
comme Joseph le juste.

16

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מִכְתַּב הָאֵם.
בְּכִיָּה פִּתְאֹמִית נִבְקְעָה עָלַי,
שָׂטְפָה עַל מִשְׁקָפַי,
הִפְסַקְתִּי מִכְתָּבִי.

לֹא דַי יוֹצֵאת נַפְשִׁי בְּגַעְגּוּעַי?
אֲפִילוּ אֲקַבֵּל מִכְתָּב - אַחְלַי,
אֶעֱמֹד בַּחוּץ בְּחַלּוֹנְךָ,
אָצִיץ לְשֶׁלְחָנְךָ -

וְהַתּוֹדָה לֵאלֹהַי! וּמַה פִּתְאֹמִית עָלַי?
אִם לֹא תִּכְתֹּב לַחַג -
מַה חַג הַזֶּה
שֶׁיִּקָּרֵא עָלַי?

16

Reçu votre lettre avec le billet de la mère.
Une pluie de chagrin soudaine éclose en moi
a coulé sur mes lunettes,
interrompu ma lettre.

Mon âme altérée ne défaille-t-elle pas assez ?
Même si, plaise au ciel, je reçois une lettre,
je me tiendrai dehors, à ta fenêtre,
et je regarderai sur ton bureau…

Et merci à mon Dieu ! Soudaine, une chose – quoi ? – sur moi.
Si tu n'écris pas pour la fête…
ce sera quoi, cette fête
qui aura lieu pour moi ?

17

קִבַּלְתִּי מִכְתָּבְכֶם וּבוֹ מִכְתַּב הָאֵם.
וְהָעֵת שְׁבוּ וְשִׁמְעוּ וְהָבִינוּ,
וְאֶרְצֶה פֶּה לֵאמֹר,
אַתְּ הָאָזִינִי:

בְּמַתָּנוֹת הַשַּׁבָּת דִּידָן, יָזִינוּ עֵינַיִךְ,
לַעֲרוֹךְ שֻׁלְחַן נֵרוֹת מְעֻדָּן.
וְתֵלְכִי לְנֵרוֹת הַדְּלָקָה
וַתְּבָרֵכִי, זִכְרִינִי.

וּבְכוֹרִי, כִּרְבַלְתִּיךְ בָּרוּחַ, יַאֲרִיכוּן יָמַיִךְ,
קִדּוּשׁ בְּכָל כֹּבֶד לַעֲשׂוֹת,
לְקַדֵּשׁ בַּגָּבִיעַ הַזֶּה,
לְהַרְהֵר אֶזְכְּרֵכִי.

17

Reçu votre lettre avec le billet de la mère.
Voici le temps de s'asseoir, d'écouter, de comprendre.
Et je voudrais ici te dire,
entends :

des offrandes de notre Shabbat, tes yeux se nourriront,
dresser une table de fête avec les bougies.
Des bougies rituelles t'approcheras,
et béniras, souviens-toi de moi.

(D'étoffes) de vent t'ai enveloppé, mon premier-né,
de jours sois rassasié,
prononcer gravement le kiddush
sanctifier cette coupe,
songer Il me souviendra de toi.

18

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מִכְתָּב הָאֵם.
מַה שָּׁכַח אַתָּה אִמְּךָ?
וַהֲרֵי רָאִינוּ: כַּיּוֹצְאֵיךָ
מִתְרָאִים בַּעֲמָמֶיךָ.

שֶׁאֵי מִזֶּה מָתַיהוּ פַּעַם אַרְאֶךָּ?
רְדַפְתִּי יוֹם וַחֲטַפְתִּי עֶרֶב.
דָּמִים אָגַרְתִּי מֵהַקִּיר
לְלַמְּדְךָ אִגֶּרֶת.

אֵינִי נוֹתֶנֶת שְׁנָת וְאֵינִי פּוֹתֶרֶת
לִי לְרָע. וְדִי שִׁפְלֵנוּ.
חָסַרְנוּ מִמְּךָ. כָּתְבֵנוּ
מִכְתַּב שִׂמְחָה.

18

Reçu votre lettre avec le billet de la mère.
Ta mère oubliée, par toi – pourquoi ?
Or, nous avons vu que tes semblables,
eux, échangent avec les leurs.

Car où et quand une fois encore je te verrai ?
Hantée le jour, emportée le soir.
Sueur de sang j'aurai sué
pour t'apprendre à (cor)respondre.

Ne puis donner sommeil aux yeux, ne puis interpréter
en mal. Sommes assez abaissés déjà.
Défaut tu nous as fait. Écris-nous
une lettre joyeuse.

19

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מִכְתַּב הָאֵם.
מַה נַּעֲשֶׂה וְחָסַרְנוּ יְדִיד
לְהָשִׂיחַ דִּבְרֵי לֵב?
אַתָּה תַּגִּיד.

צַעַר עוֹמֵד אַחַר כָּתְבֵנוּ, מֻחָמֶת
שֶׁאֵינֶנּוּ יוֹדְעִים מִפְּךָ וְאֵיךְ.
וְדַי לְפַעַם אַחַת.
אַתָּה עָדִיף.

אֵינִי יוֹדַעַת מַה מִּפְּךָ וְאֵיךְ,
וְכֵן רֹאשִׁי לִשְׁאוֹל אוֹרִיד:
מַה לַּעֲשׂוֹת וְאֵין?
אַתָּה יְדִיד.

19

Reçu votre lettre avec le billet de la mère.
Que faire puisqu'il nous manque un bien-aimé
à qui parler au cœur?
Toi, tu diras.

Notre écriture n'engendre que chagrin, à cause que
de toi ne savons ni quoi ni comment.
Assez pour cette fois.
Tu es le joyau.

De toi ne sais ni quoi, ni comment,
ne puis que courber la tête au bord de la tombe :
que faire puisqu'il n'y a pas ?
Tu es le bien-aimé.

20

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מִכְתַּב הָאֵם.
מַה נִּזְעַקְתָּ כֹּה לְצוֹמוֹתַי?
אֵינֶנִּי צָמָה כְּלָל.
וְלֹא. וְדַי.

לַעֲמֹד מִי יוּכַל כִּמְפַיַּחַת בַּלֵּב?
כַּדּוֹמֶה אֲנִי בְּחֶסֶר. דּוֹמֶה,
חָלִילָה, תְּפִלָּתְיכֶם כְּלוָה.
הַאֶעֱמֹד מְמֻאֶסֶת?

לִפְנֵי שַׂר בָּשָׂר וָדָם שֶׁמֵּעָלֶיךָ
אַתָּה רוֹחֵץ אֶת פָּנֶיךָ
וּמְנַעֵר אֲבַק מַדֶּיךָ;
וַאֲנִי פּוֹרֶשֶׁת.

20

Reçu votre lettre avec le billet de la mère.
Pourquoi mes jeûnes t'ont-ils ainsi alarmé ?
Je ne jeûne point.
Non. Et suffit.

Qui pourrait tenir comme une au cœur encrassé de suie ?
Comme un trou à l'âme on dirait. Comme si
réduite, Dieu m'en garde, à votre prière indue.
Est-ce que, repoussée, je tiendrai ?

Devant ton Seigneur qui règne sur toutes créatures
tu baignes ton visage,
tu secoues la poussière de tes habits,
et moi, je me retire.

21

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ מִכְתַּב הָאֵם.
מַה סֵרַבְתָּ לַטַּבַּעַת מַתָּנָה?
יַעֲשֶׂנָּה הַצּוֹרֵף נָאָה,
וַאֲנִי מַמְתִּינָה

לְבוֹא אָחִיךָ אֵלֶיךָ, בְּלִי נֵדֶר,
וְיִתֶּנְךָ מֵעִמִּי מַזְכֶּרֶת נָא,
מֵהָאִמָּא, מֵהַבְּלִימָה, מֵהַחֶדֶר,
מַזְכֶּרֶת נָא.

יָבוֹא זְמָן וְיִהְיוּ לְךָ גַּעְגּוּעִים
אִם לָאָח אוֹ לַמִּתְגַּעְגַּעַת.
זֶה וְזוֹ עֲרֵבִים:
הָאָח וְהַטַּבַּעַת.

21

Reçu votre lettre avec le billet de la mère.
Pourquoi as-tu refusé la bague en cadeau ?
Son éclat, l'orfèvre lui rendra,
et moi, j'attends

que ton frère aille vers toi, ne promets pas.
Il t'apportera un souvenir de moi,
de la mammé, de l'abîme amer, du kheder,
un souvenir, donc.

Viendra un jour où tu te languiras
de ton frère ou de celle qui se languit.
Ils en répondent, l'un comme l'autre :
le frère et la bague.

22

קַבָּלָה׳ מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ לָאָח הַבְּכוֹר.
מַה רָחַקְתָּ כָּכָה מַה?
מִלָּה וְלֹא חֲמָה
וְלֹא אוֹמֶרֶת.

לְאַחַר תִּקְוָה – מִכְתָּב. קָטֹן מִכְּתוֹב.
קָטָן מֵאוֹת וְרַב מִתּוֹךְ.
וְעוֹד אַתָּה אוֹמֵר
וּכְבָר גּוֹמֵר.

מַלֵּא דַּפִּים שְׁלֵמִים כְּמַחַט יַחַד,
כְּאֵשׁ הַמִּתְנַפֶּלֶת עַל הַגַּאו
וְכַשַּׁק עַל הָאֵשׁ,
וּבְלַבַּד שֶׁתִּקְרַב.

22

Reçu votre lettre avec le message au frère aîné :
Pourquoi es-tu devenu si distant, pourquoi ?
Un mot, sans chaleur,
vide.

À bout d'espoir – une lettre. Trop petite pour être écrite.
plus minime qu'une minuscule et riche d'un possible.
Tu viens à peine de commencer,
déjà terminé.

Remplis des pages entières, aussi étroitement
épinglées qu'une flamme qui assaille le gaz,
qu'un sac sur les flammes,
pourvu que tu t'approches !

23

קִבַּלְתִּי מִכְתַּבְכֶם וּבוֹ הָאֵם קוֹרַעַת.
אֶכְתּוֹב מִכְתָּב קָטָן בִּלְבַד.
הָעִתּוֹנִים מְקַצְצִים בַּדַּעַת,
מְעֻרְעֶרֶת הַיָּד,

הַלֵּב מִתְגַּלְגֵּל כְּצִפּוֹר וְטוּס בְּשַׁעַט.
קָשֶׁה לַעֲמוֹד לְפוּם הַצַּעַר.
הָעִתּוֹנִים מְטַפְטְפִים בְּרָעַת
מִלְחֶמֶת הָאָרֶץ.

אֵין לֹא אֶכְתּוֹב אוֹדוֹתֵינוּ מְאוּמָה.
בְּשׁוּם דָּבָר אֵינִי נוֹגַעַת,
מֵחַיּוּתְכֶם הָאֲיֻמָּה וּמֵאוֹכְלֵי
עֵץ הַדַּעַת.

23

Reçu votre lettre avec le cri de la mère à genoux.
Juste une petite lettre écrirai.
Les journaux coupent les informations,
la main vacille,

le cœur vagabonde comme oiseau, comme cheval au trot.
Dur de souffrir pour seul salaire de sa peine.
Des journaux ruisselle le Mal :
guerre sur la terre.

Non, ne puis écrire quoi que ce soit à notre sujet.
Ne puis toucher à rien,
rien de votre effrayante vitalité, rien des mangeurs
de l'arbre de la connaissance.

24

קִבַּלְתִּי גְּלוּיָתְכֶם, אַחִים בְּעִיר אַחֶרֶת.
פֹּה לָנִים בְּשֵׂק וָשֶׁכֶם.
וְהָאָב וְהָאֵם וְהָאָחוֹת
בַּעֲיָרָה מַשְׁחֶזֶת.

מִשָּׁם, מִבַּיִת, אֵין מִכְתָּב פִּתְאֹם;
וְכָאן גְּלוּיָה בְּצֶבַע יוֹד,
מִלִּים כְּטֶלֶגְרָם, בְּדֹאַר
צָלָב אָדֹם.

כָּל אֶחָד נָתָן בָּהּ אוֹת:
הַאִם אַתֶּם חַיִּים הַיּוֹם?
דַּבֵּר בְּטֶלֶגְרָם, בְּדֹאַר
צָלָב אָדֹם.

24

Reçu votre carte postale : frères dans une autre ville.
Ici, pour tout asile, quignon et baluchon.
Le père, la mère, la sœur
dans la bourgade qui s'aiguise.

De là-bas, de la maison, soudain pas de lettre ;
ici, une carte postale couleur d'iode,
des mots comme un télégramme, à un poste de
Croix Rouge.

Chacun y a mis un signe :
Êtes-vous en vie aujourd'hui ?
Parle dans un télégramme, à un poste de
Croix Rouge.

25

קִבַּלְתִּי גְּלוּיָתְכֶם: שְׁלַח לַחְמְךָ כָּמוֹנוּ,
כְּתוֹב כָּמוֹנוּ כָּל שְׁבוּעַיִם.
נִתְבַּלְבְּלָה מִשְּׁתֵּי הַמִּלְחָמוֹת,
וְנִשְׁאֲרָה עִם.

יְדִיעָה קִבַּלְנוּ, לֹא לָאֵם מִכְתָּב.
יֵשׁ וַדַּאי לָהּ חֲבִילָה.
יֵשׁ מִשֶּׁלָּנוּ; וּמִשֶּׁלְּךָ
שָׁמִלְּפָנֵי הַמִּלְחָמָה.

הֵם בְּבֵיתָם לֹא תָּבוֹא חַמָּה.
הָאֵם פְּנוּיָה מִקְּרוֹא וּכְתוֹב.
בָּנִים עָבְרוּ דִּירָה
וְאֵין בַּפּוֹסְט.

25

Reçu votre carte postale : comme nous envoie ton obole,
comme nous écris toutes les semaines.
Elle, dans le désarroi d'entre deux guerres,
et dans cet état demeurée.

Pour nous, une nouvelle, pour la mère, pas de lettre.
Mais sûrement un paquet.
De nous ; et de toi
d'avant la guerre.

Dans leur maison à eux le soleil ne viendra pas.
La mère est abandonnée de (lettres à) lire, écrire.
Les fils ont déménagé
et rien à la poste.

26

קִבַּלְתִּי גְּלוּיַתְכֶם, הַצֶּנְזוֹר עַל יָדַי.

יֵשׁ יְדִיעָה קְלוּשָׁה מִשָּׁם.

מַה מִכֹּחַ לַעֲזוֹר?

אַל תִּישַׁן.

קִבַּלְתִּי גְּלוּיַתְכֶם, הַצֶּנְזוֹר פַּאסְד בַּאי.

יֵשׁ יְדִיעָה קְלוּשָׁה מִשָּׁם.

אֲחוֹתֵנוּ יָלְדָה בֵּן.

אַל תִּישַׁן.

קִבַּלְתִּי גְּלוּיַתְכֶם, הַבַּיִת שָׁם מוּגָף.

עָרְכוּ בִּפְנִים פִּדְיוֹן הַבֵּן.

הַתְּרִיס הָיָה מוּגָף.

הַבֵּן יָשַׁן.

26

Reçu votre carte postale, visée par la censure.
De là-bas une frêle nouvelle il y a.
En quoi as-tu pouvoir d'aider ?
Ne t'endors pas.

Reçu votre carte postale avec passed by de la censure.
De là-bas une frêle nouvelle il y a.
Notre sœur a mis au monde un fils.
Ne t'endors pas.

Reçu votre carte postale. La maison là-bas est fermée.
À l'intérieur on fête le rachat du premier-né.
Le volet était fermé.
Le fils dormait.

27

נִגְמְרוּ לִי הַמִּכְתָּבִים וְהַגְּלוּיוֹת וְהַמַּעֲטָפוֹת
שֶׁנִּפַּצְתִּי בִּשְׂפָתָן. וּמוּזָר לִשְׁמוֹעַ:
לֹא חָשַׁבְתִּי בִּשְׂעָתָן
וְהַס מִלִּשְׁמוֹעַ,

שֶׁמִּשָּׁם מִכְתָּבוֹ שָׁם בְּמֶרְחַקֵּי יָם
וְשֶׁהוּא הַמִּכְתָּב לֹא נָטוּשׁ.
וְשֶׁהוּא כִּיס נְיָר
הוּא לָבוּשׁ.

שֶׁהוּא מִכְתָּבוֹ הוּא כָּל הָאָדָם.
לֹא חָשַׁבְתִּי בִּשְׂעָתָן שֶׁבְּאוֹתוֹ
כִּיס נְיָר מִבְטַחוֹ
שָׁם אָדָם.

27

Terminé pour moi lettres, cartes et enveloppes.
J'en ai brisé le cachet. Étrange d'entendre –
je n'y ai pas songé, alors,
surtout ne pas entendre, alors,

que la lettre de là-bas, au-delà des mers, on l'avait déposée,
que la lettre, elle, ne va pas nu-pieds,
que la pochette de papier, elle, est
un vêtement.

Que sa lettre, c'est l'homme tout entier.
Je n'ai pas songé, alors,
que dans cette pochette de papier,
sa confiance un être avait déposée.

28

הַמִּכְתָּבִים, הָאֲרָכִים וְהַקְּצָרִים, נִתְרַשְׁרְשׁוּ לְבַסּוֹף:
יָשׁוּבוּ, כֹּרַע לָהֶם דְּרוֹר,
עִם הַיְּדִישׁ הַזֹּאת,
אֶל הַצְּרוֹר.

נִתְקַפְּלוּ כְּקִלְפַּת הַתַּפּוּז בְּשׁוּלֵי הַתַּמּוּז.
וָאֵצֵא מֵהַצְּרִיף. הַקְּצָרִים נֶחְבָּאִים.
מִי חָשַׁב עֲלֵיהֶם?
חָשַׁבְתִּי עִבְרִית.

אַבָּא וְאִמָּא שְׁלֵמִים וְהַבַּיִת שָׁלֵם.
הָאֲרָכִים, הָאֲרֻכִּים הַקְּצָרִים הַקְּצָרִים
מִי חָשַׁב עֲלֵיהֶם?
חָשַׁבְתִּי הַצְּרִיף.

28

Enfin presque cessé, le bruissement des lettres,

longues et courtes :

libérées, elles vont retourner

avec ce *yiddish*

à la liasse.

Se sont écorcées comme oranges à la lisière de l'été.

Je suis sorti de la baraque. Les courtes, occultées.

Qui a pensé à elles ?

Pensé hébreu.

Taté-mammé sont intacts, la maison, intacte.

Les longues, les longues les courtes les courtes.

Qui a pensé à elles ?

Pensé baraque.

29

תְּעוּדוֹת לֹא הָיוּ בִּתְקוּפַת הַמַּאנְדָט.
הָאֲרֻכִּים וְהַקְּצָרִים מִלֵּאִים בַּכִּיס.
הָאֲרֻכִּים בְּכִיס שַׁבָּת
וְהַקְּצָרִים בְּחַאקִי.

בֵּין גְּדֵרוֹת צַבָּר שֶׁעוֹקְצוֹת לַגָּבוֹהַּ,
מִכְתָּבִים קִבַּלְתִּי כָּכָל מִקְרוֹב:
כִּבְּלַאנְקִים, כְּבוּלִים, כְּמַעֲטָפוֹת,
כִּיהוּדִים בָּרָחוֹב.

עָמְדוּ בֵּין הָאָב וְהָאָרֶץ הַזֹּאת
וְנָשְׂרוּ מֵהַכִּיס, מִקַּרְשֵׁי שִׁכּוּנִים,
כְּשַׁלֶּכֶת הָאָרֶץ הַזֹּאת,
כְּדַיָּרִים מְקֻמְעָנִים.

29

À l'époque du Mandat, on n'avait pas de papiers.
Les longues et les courtes plein les poches.
Les longues dans la poche du shabbat
et les courtes dans les poches kaki.

Entre les haies de cactus qui ne piquent que l'égaré,
j'ai reçu des lettres comme tout le monde ici :
autant de feuilles, de timbres, d'enveloppes,
de juifs dans la rue.

Elles se tenaient entre le père et cette terre,
et tombaient des poches, des échafaudages,
comme des feuilles sur cette terre,
comme des locataires qu'on éparpille.

30

אֵם הַמִּכְתָּבִים עַל כָּל צְרוֹרָם.
הָאֲרֻכִּים וְהַקְּצָרִים, הָאֲרֻכִּים וְהַקְּצָרִים,
הִרְגַּשְׁתֶּם, בְּאֵין בְּרֵירָה,
קְצַת מָרִיר.

"יוֹרֶה וּמַלְקוֹשׁ" נוֹפֵל לִי בָּעֵינַיִם.
אוֹתָם מִשְׁמוֹעַ מַאֲרָשׁ אוֹטוֹבּוּסִים
בַּלַּיְלָה. שׁוֹמֵעַ מַה
מִתְלַחֲשִׁים עָלַי.

מִילִי מִילְיוֹן מִלִּים טוֹבוֹת לַאֲחוֹתִי!
אֵם הַמִּכְתָּבִים, אֵם הַמִּכְתָּבִים,
טוֹבִים לִי בְּשָׁרַיִךְ
מֵאֲרֻכַּיִךְ וּקְצָרַיִךְ!

30

La Mère des lettres avec tout leur baluchon.
Les longues et les courtes, les longues et les courtes,
elles n'ont pu que ressentir – no choice ! –
une ombre d'amer.

« Yoreh-malkosh » me tombe dans les yeux.
(Les oreilles) je me bouche pour ne pas entendre la
Marche des autobus la nuit. Ce qui se
chuchote sur moi j'entends.

Des milliers de millions de bonnes paroles pour ma sœur !
La Mère des lettres, la Mère des lettres.
Plus que longues et courtes,
ô la bonté de tes chairs !

NOTES

Page 1 :
• la grotte de *bar-Kokhba* : allusion à l'expédition archéologique menée par Yigael Yadin en 1960 et 1961 (peu de temps avant qu'A.Y. ne commence à écrire *Trente Pages*), et qui aboutit à la découverte de lettres (en hébreu, araméen et grec) de *Shimon bar Kokhba*, « Simon fils de l'Étoile ». Ce patriote juif dirigea un soulèvement contre les Romains de 132 après J.-C. jusqu'à sa mort en 135.

Page 3 :
• Jonas : juif d'origine allemande qui passait toutes ses journées au café Kassit (également fréquenté par A.Y.), rue Dizengoff, l'une des artères principales de Tel Aviv ; passionné de philosophie, il échangeait des lettres avec des intellectuels allemands du monde entier.

Page 4 :
• « caisse-à-roulettes » : caisse manœuvrée par les culs-de-jatte au moyen de fers à repasser ou de poignées en bois, voire des mains (cf. *Page* 3), lesquels font office de « béquilles » (*kabaïm*) ;
• *yoreh* et *malkosh* : la pluie d'automne et la pluie de printemps, première et dernière pluies de l'année.

Page 6 :
• manger des jours : cf. « Comment lire, comment traduire *Trente Pages*… », p. LXXXVI ;
• « (pour) le dernier banquet » : en hébreu, « *laakhilah shéposèket* (litt. « (pour) le repas cessant ») qui fait écho à l'expression *se'udah mafsèket*, le dernier repas – qui se devait d'être aussi abondant que possible – avant le jeûne de *Yom Kippur*.

Page 12 :
• péricope : section hebdomadaire du Pentateuque en vue de la lecture à la synagogue (il y en a 54) ;
• « Ai-je pendu trop peu de harpes ? » : cf. Psaume 137, « Ballade

de l'exilé » (« Au bord des fleuves de Babylone / nous étions assis et pleurions, / nous souvenant de Sion ; / aux peupliers d'alentour / nous avions pendu nos harpes. »).

Page 13 :
• les « bons lieux » (*gut vort* en yiddish) : une des nombreuses antiphrases pour désigner, dans le *shtetl*, le cimetière qui n'a de nom que dans les langues des *goyim*.
Mais ce sont aussi et surtout pour le père les lieux d'Eretz-Israël où sont ensevelis les ancêtres, en particulier la tombe de Rachel et le tombeau des patriarches à Hébron.

Page 15 :
• *mitsvah* : précepte, commandement divin, bonne action.

Page 17 :
• *kiddush* : bénédiction prononcée sur une coupe de vin pour consacrer le Shabbat ou une fête.

Page 21 :
• *kheder* : école religieuse élémentaire où l'on amène le petit garçon dès l'âge de trois ans, l'arrachant ainsi brutalement à l'univers maternel pour dix ou douze heures de classe quotidiennes.

Comment lire, comment traduire *Trente pages d'Avot Yeshurun*

Six *Pages* d'ouverture, vingt *Pages* centrales – les poèmes 7 à 26 – et quatre *Pages* de conclusion composent ce bref recueil d'une extrême densité et d'un caractère particulièrement elliptique.

Yeshurun ignorant délibérément les guillemets, on se demande souvent *qui* parle dans les vingt *Pages* centrales. À sept exceptions près, celles-ci commencent le plus souvent ainsi : « Reçu votre lettre avec le billet de la mère », ou encore, à trois reprises, avec une variante : mots de la mère (« en retard à la poste »), citation de la mère (« avec la péricope *S'en alla* ») ou bien « cri de la mère à genoux ». Ce peut être aussi « avec le message du père » ou « avec le message au frère aîné », autrement dit le message du benjamin à Avot. Les treize *Pages* où l'on entend la voix de la mère se présentent de deux manières différentes : il s'agit tantôt d'une longue plainte aimante[1], tantôt d'un dialogue entre mère et fils, comme dans *Page* 7, *Page* 9, ainsi que *Page* 17, peut-être le seul poème lumineux du recueil, moment intact d'enfance et d'avant-goût du paradis.

À mesure que le cycle progresse, les lettres (« les longues ») cèdent la place aux cartes postales (« les

1. *Pages* 8, 11 (sauf dans le dernier quatrain où c'est le frère qui parle), 12, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 23.

courtes ») des *Pages* 24, 25 et 26 avec « des mots comme un télégramme ».

De façon analogue, chaque quatrain des *Pages* 7 à 30 comporte, dans le texte original, un nombre de mots fixe qui va diminuant (5, 4, 3, 2), comme si la parole se raréfiait, s'exténuait au fil des vers ou comme si le poète tentait de reproduire de la sorte ses graves manquements : abandon des siens destinés au pire, indifférence à leurs appels. Impossible, bien entendu, de respecter ce choix formel dans la traduction, d'autant que l'hébreu est beaucoup plus « court », plus concis, plus ramassé que le français, mais du moins peut-on *tenter* d'en donner une image graphique.

Dans les vingt *Pages* centrales du recueil, les *Pages* 7 à 26, c'est à l'état de *fragments* qu'Avot Yeshurun enchâsse les lettres de sa famille, en particulier celles de sa mère, comme pour garder à vif la double brûlure du deuil et de la culpabilité.

Ces fragments, il ne les cite jamais directement en yiddish ; il se contente de les incorporer, une fois traduits en hébreu, à ses *Pages*, et ce, d'une manière qui tantôt révèle, tantôt masque leur présence. Car ce n'est pas toujours l'exacte voix de la mère que l'on entend. Il arrive que ce soit une autre : celle de la conscience morale du fils survivant qui, après la Shoah, a pris toute la mesure de son « crime » : éloignement, fermeture aux lettres, ces lettres « oubliées, jetées au rebut[2] », parfois avant même d'avoir été décachetées. On peut deviner cette substitution que rien ne signale à la dureté, soudain, de mots qui ne peuvent être ceux

2. « Les souvenirs, c'est une maison », in *Maître du Repos*. « […] des lettres que personne ne lit, que personne n'a lues », reprend la dernière strophe du poème.

d'une *yiddishe mammé* dont l'amour est inconditionnel, irréductible, comme on le voit notamment dans *Page* 19. Une telle dureté apparaît, par exemple, dans *Page* 23 où Yeshurun prête à sa mère les paroles suivantes :

> *Non, ne puis écrire quoi que ce soit à notre sujet,*
> *ne puis toucher à rien,*
> *rien de* votre effrayante vitalité*, rien des mangeurs*
> *de l'arbre de la connaissance.*

Dans *Page* 20, il s'agit moins d'une substitution que d'un singulier phénomène de coalescence, d'un nœud inextricable où la désinence finale du passé à la première personne du singulier vient remplacer la voyelle originelle de *tephilatekhem*, « votre prière ». *Domè / […], tephilatikhem* (« Comme si / […], j'étais votre prière »), écrit Avot : magnifique barbarisme qui sonne comme un cri de colère et de douleur, le cri de la mère réduite par le fils « emprunteur » (*kelovè*), qui occulte ainsi sa vérité, à une prière non pertinente et donc indue.

Dans d'autres *Pages* encore, la souffrance de la mère, dont le poète semble saisi, se répercute dans de sauvages violations de la grammaire impossibles à rendre directement en français : ainsi, dans *Page* 18 (2ème vers du 1er quatrain), le sujet et le verbe sont respectivement à la 2ème et à la 3ème personne du singulier :

> *Mah* shakakh attah *imèkha* ?
> *Ta mère oubliée, par toi – pourquoi ?*

Ici, le poète instaure un « pont », une médiation entre passé et présent, créant un espace où se croisent, se heurtent ou s'entremêlent la voix de la mère et celle du fils.

Au caractère elliptique de *Trente Pages* s'ajoute, encore intensifiée, la richesse polysémique tant verticale qu'horizontale inhérente à l'hébreu, qui complique la tâche du traducteur pris entre deux impératifs contradictoires. Comment restituer avec un minimum de mots une telle richesse ? J'en donnerai ici deux exemples.

• *Page* 6, strophe 2, vers 2 :

Les pavés de figues irritent, la langue s'attache (au palais).

Outre son sens concret évident, il semble que cet hémistiche : « la langue s'attache (au palais) », puisse jouer de certaines connotations, les unes suggérées par l'expression du vers précédent : « ai mangé des jours » (ai été nourri gratuitement, un ou plusieurs jours par semaine, à la table d'un « palais[3] »), expression qui renvoie à une tradition en vigueur dans le *shtetl* ; les autres qui font écho à une image récurrente dans la Bible :

> *Si je t'oublie, Jérusalem,* dit le psaume 137,
> *que ma main droite se dessèche !*
> *Que ma langue s'attache à mon palais*
> *[…]*

Peut-être même cette image était-elle déjà lisible en pointillé, mais *transposée*, dans les derniers mots du premier vers : « cette langue-ci, mienne. » Cette « langue-

3. Comprenons un chef de famille riche offrant à un ou deux étudiants de *yeshiva* pauvres des jours de nourriture. « Une maison de sept étages, avec un *nogid* (notable) à chaque étage et un jour chez chacun d'eux », tel était, dit-on, le rêve de ces étudiants (*Olam*, Mark Zborowski et Élisabeth Herzog, traduit de l'américain par Didier Pemerle et Françoise Alvarez-Pereyre, Plon, coll. Terre Humaine, 1992 pour l'édition française, p. 92).

ci », n'est-ce pas la langue du pays que Yeshurun a adoptée, « oubliant » ainsi sa langue maternelle et appelant en quelque sorte sur lui le plus terrible des supplices, en particulier pour un poète : être privé de la parole[4] ?

• *Page* 7 :

« (Sache que) même les lettres des morts méritent attention », lisait-on dans *Page* 5. Devant la lenteur que met le fils à répondre aux lettres des siens et même à les lire (« Liras ou ne liras pas »), la demande de la mère prend une forme impérative dès *Page* 7. Nombre de lettres de Rikl Perlemuter, précise Ida Tsurit dans sa biographie de Yeshurun, renfermaient effectivement l'exhortation : « Écris, écris. » Avot en fait une sorte de refrain à la fin de chaque strophe, mais il traduit le mot yiddish par *'ané, 'ané*, « Réponds, réponds », ce qui lui permet de jouer, comme souvent, avec les différentes acceptions du verbe *'ana*, lequel signifie, à la forme simple active (*kal*), non seulement « répondre », « exaucer », mais aussi « chanter » (usage essentiellement biblique), et a, en outre, une racine en commun avec le verbe *'ana*, « souffrir » à la forme simple (*kal*), « tourmenter », à la forme factitive (*pi'él*). Je me suis donc permis en définitive de rendre *'ané* non pas par « réponds », mais par « responds », c'est-à-dire assume ton devoir, accepte de porter le « joug » (*'ol* en hébreu) des devoirs envers le père-la mère, lequel consiste à les honorer tout leur apportant ces joies que procurent les enfants, quintessence de toute joie pour les *taté-mammé*.

4. Cf. Ézéchiel, 3, 26 : « Je ferai adhérer ta langue à ton palais, tu seras muet. »

Répondu, dit la deuxième strophe, *et dans la lettre, beaux à jalouser,*
des acacias, des orangers.

Cette « réponse » sans « s » et, par conséquent, biaisée, facile n'est autre qu'une de ces « lettres de luxe » qu'il fustige déjà dans « Milvadata », le dernier poème de *Re'ém*. Yeshurun a donc écrit une lettre comme un poème, alors qu'il faudrait, dira-t-il plus tard, « écrire les poèmes comme des lettres », autrement dit les adresser à *quelqu'un* (comment ne pas penser ici à la « poignée de main » de Celan ?).

D'où le troisième vers du deuxième quatrain :

Tourmenté j'aurais (Ani hayyiti me'ané, littéralement *« J'étais tourmentant »).*

Sous ce *me'ané*, « tourmenté », apparaît en filigrane le troisième sens possible du verbe *'ana* : « chanter ». En célébrant la beauté des acacias et des orangers au point d'oublier sa mère, il a substitué une poésie d'esthète à une vraie « response » (une réponse avec ce « s » qui fait toute la différence), ce que confirme la dernière strophe :

Dans ta lettre, une trace de moi – pas.

Même si ces trente poèmes, en particulier *Page* 7, se veulent une réponse – tardive, certes – à sa mère, Yeshurun n'est pas dupe : mieux que personne, il sait que la poésie est une « fleur du mal », mais d'un mal à réparer *hic et nunc*.

À la manière de Yeshurun qui aime à jouer avec les ambiguïtés sémantiques, ma traduction, quitte à s'éloigner *en apparence* du texte original, s'est efforcée de rendre sensible la richesse polysémique, souvent implicite, de *Trente Pages*.

Ainsi, dans *Page 20*, le dernier vers du troisième quatrain, *vaani porèset* que l'on peut comprendre dans un premier temps comme « et moi, j'étends (les mains en prière) », bien que ces derniers mots soient sous-entendus, mais que le contexte (la mère, comme interdite de rituels par son douloureux sentiment d'indignité) semble inviter à lire plutôt comme *vaani porèshet* (« et moi, je me retire »).

Il en est de même dans *Page 23*, 1er vers du 1er quatrain :

kibaleti mikhtavekhem uvo haém kora'at.

Il eût été très simple, si du moins j'avais opté pour un calque, de traduire *haém kora'at* par « la mère qui déchire », « la mère déchirante » ; mais j'aurais alors trahi l'écriture sobre, quasi chirurgicale, dépouillée de tout pathos de Yeshurun. En lisant sous le mot *kora'at* avec un « kof » (« déchire ») le mot *cora'at* avec un « caf » (« s'agenouille »), ce à quoi m'invitent le contexte et l'homonymie des deux verbes, j'ai pensé trouver une solution : traduire *cora'at* (avec un « caf ») par « à genoux » et rendre le déchirement de la mère (*kora'at* avec un « kof ») par l'idée de cri.

Reçu votre lettre avec le cri de la mère à genoux.
Juste une petite lettre écrirai.

Ce cri « déchirant », qui peut évoquer « le cri d'appel d'un sombre sanglot » dans la première des *Élégies de Duino*, je l'ai « entendu » dans « écrirai », comme si le billet de la mère « à genoux », à la fois effondrée, chancelante et en prière, s'était fait cri.

B. F.

לוּחַ

יוֹם יָבוֹא 1

פִּיךְ בְּמַיִם 2

נֶחְבָּא אֵלַי 3

כְּיוֹרָה וּמַלְקוֹשׁ 4

בִּמְכִתְּבֵי מֵתִים 5

יוֹמָן 6

מִלָּה טוֹבָה 7

שֶׁבַע שָׁנִים 8

דְּרִישָׁה לַבַּעַר 9

לָאָח הַבְּכוֹר 10

מֵאָה מַיִם 11

וַיֵּלֶךְ פָּרָשָׁה 12

מִכְתַּב הָאָב 13

מִכְתַּב הָאָב 14

יוֹסֵף הַצַּדִּיק 15

Table

Étranger dans sa propre langue (B.F.) VII

Trente pages

Viendra un jour 1

D'eau bouillonnera ta bouche 2

[Il] s'avance humble vers moi 3

Comme pluies de Yoreh et Malkosh 4

Même les lettres des morts 5

Journal de bord 6

Une bonne parole 7

Sept années 8

Demande de laissez-passer pour le garçon 9

Message au frère aîné 10

Les sept mers 11

La péricope *S'en alla* 12

Message du père 13

Message du père 14

Joseph le juste 15

פִּתְאֹמֶת 16
אֶזְכְּרֵכִי 17
מַה שָּׁכַח 18
יְדִיד 19
תְּפִלָּתְיכֶם 20
הָאָח וְהַטַּבַּעַת 21
לָאָח הַבְּכוֹר 22
עֵץ הַדַּעַת 23
פֹּה לָנִים 24
וְנִשְׁאֲרָה עִם 25
מַה מִּכֹּחַ 26
כִּיס נְיָר 27
הָאֲרָכִים וְהַקְּצָרִים 28
כְּשַׁלֶּכֶת הָאָרֶץ 29
אֵם הַמִּכְתָּבִים 30

Soudaine 16
Il me souviendra de toi. 17
Ta mère oubliée, par toi 18
Le bien-aimé 19
Réduite à votre prière 20
Le frère et la bague 21
Message au frère aîné. 22
L'arbre de la connaissance 23
Ici, pour tout asile. 24
Dans cet état demeurée. 25
En quoi as-tu pouvoir 26
Pochette de papier 27
Les longues et les courtes 28
Comme des feuilles sur cette terre. 29
La Mère des lettres. 30

Notes (B.F.) LXXX

Comment lire, comment traduire
Trente pages d'Avot Yeshurun *(B.F.)* LXXXIII

Dans la collection
« Paraboles »

Yehuda Amichaï
Poèmes de Jérusalem
Édition bilingue. Traduit de l'hébreu et présenté par Michel Eckhard Elial
Début Fin Début
Édition bilingue. Traduit de l'hébreu par Michel Eckhard Elial
Les Morts de mon père et autres nouvelles
Traduit de l'hébreu par Michel Eckhard Elial

*

Hélène Bezençon
Berlin, mémoire pendant les travaux

*

Patricia Farazzi
L'Esquive
D'un noir illimité
L'Archipel vertical
La Vie obscure
La Porte peinte
Le Voyage d'Héraclite

*

Pierre Kahn
Le Gribouilleur sur le cadastre

*

Abdelkebir Khatibi – Jacques Hassoun
Le même livre

*

Luigi Meneghello
Libera nos a malo
Traduit de l'italien et présenté par Christophe Mileschi

*

Uri Orlev
Poèmes écrits à Bergen-Belsen en 1944
en sa treizième année
Traduit de l'hébreu et du polonais par Sabine Huynh
Préface de Patricia Farazzi et Michel Valensi

Georges Préli

La Constellation

La Saison du sphinx

*

Donatella Saulnier

Le Serpent de mer

*

Aaron Shabtaï

Le Poème domestique

Édition bilingue. Traduit de l'hébreu et présenté par Michel Eckhard Elial.

Première lecture

Traduit de l'hébreu par Michel Eckhard Elial

*

Jan Erik Vold

Le grand livre blanc à voir

Adapté du norvégien par Jacques Outin

12 méditations

Adapté du norvégien par Jacques Outin

*

Avraham B. Yehoshua

Comment construire un code moral
sur un vieux sac de supermarché

Éthique et littérature

Traduit de l'hébreu par Charlotte Wardi

*

Aldo Zargani

Pour violon seul

Souvenirs d'enfance dans l'en-deçà 1938-1945

Traduit de l'italien par Olivier Favier

Catalogue complet sur demande à
infos@lyber-eclat.net
ou sur le site
www.lyber-eclat.net